DISSERTATION

SUR

LE SATYRIASIS,

Présentée et soutenue à l'École de Médecine de Paris, le 10 Germinal an XII.

Par A. P. DUPREST-RONY,

ANCIEN ÉLÈVE DE CETTE ÉCOLE.

Lumbi mei impleti sunt illusionibus.
DAVID, Ps. XXXVII.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE MIGNERET,
RUE DU SÉPULCRE, F. S. G. N.° 28.

1804. — AN XII.

PROFESSEURS.

MM.

CHAUSSIER.	LEROY.
DUMERIL.	BAUDELOCQUE.
FOURCROY.	LECLERC.
DEYEUX.	CABANIS.
SABATIER.	PELLETAN.
LALLEMENT.	BOYER.
PEYRILHE.	CORVISART.
RICHARD.	LEROUX.
HALLÉ.	DUBOIS.
DESGENETTES.	PETIT-RADEL.
PINEL.	THOURET.
BOURDIER.	SUE.
LASSUS.	THILLAYE.
PERCY.	

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner ni approbation, ni improbation.

A

ANTHELME RICHERAND,

CHIRURGIEN EN CHEF-ADJOINT DE L'HÔPITAL SAINT-LOUIS, CHIRURGIEN-MAJOR DANS LA GARDE DE PARIS, PROFESSEUR DE CHIRURGIE ET MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE PARIS, etc.

Témoignage d'attachement et d'estime.

DUPREST-RONY.

DISSERTATION
SUR
LE SATYRIASIS.

Le principe de la sensibilité dont jouissent à divers degrés tous nos organes, se concentre, s'exalte quelquefois dans certains d'entre eux, et ce défaut d'équilibre devient la source féconde de plusieurs maladies. Il n'est aucune de nos parties où ces phénomènes, dépendans de l'accumulation vicieuse du principe du sentiment, soient plus fréquens et plus marqués que dans les organes destinés à la reproduction de l'espèce; l'on a aussi de tout temps observé que les deux sexes n'y étaient pas également sujets.

Douée d'une sensibilité généralement plus vive et plus délicate, la femme a en même temps l'appareil génital plus sensible, plus impressionnable; elle vit sous une influence plus marquée de la part de ces organes, et cette influence grave sur toutes ses ac-

tions, sur toutes ses habitudes une empreinte ineffaçable : aussi les affections dépendantes des altérations de leur sensibilité sont-elles bien plus fréquentes; et pour arriver à notre sujet, dans lequel nous ne saurions trop tôt et trop sévèrement nous circonscrire, vu la multitude de faits, d'idées et de rapports qui se présentent, lorsque l'on essaie le parallèle des deux sexes, la nymphomanie s'offre bien plus communément à l'œil de l'observateur, que la maladie dont nous allons essayer l'histoire.

Les auteurs les plus anciens traitent sous les divers noms d'*érotomanie*, de *nymphomanie*, de *passion hystérique*, d'*hystéromanie*, de *fureur utérine*, de *fureur érotique*, etc. ce dérangement de la sensibilité des organes génitaux, qui, suivant ses divers degrés, conduit la femme, des idées lascives aux emportemens les plus effrénés, aux plus honteux excès, ainsi qu'aux plus condamnables violences. Si l'on veut au contraire étudier l'affection analogue dont l'homme est susceptible, on trouvera que sous les dénominations encore mal définies de *Satyriasis* et de *Pria-*

pisme, quelques auteurs traitent d'une maladie, dont ils rapportent peu d'exemples, et dont l'exposition ne peut être considérée que comme un simple apperçu dans les ouvrages du plus grand nombre.

Mon but est de réunir dans cette dissertation ces notions éparses, d'y joindre quelques faits que j'ai eu occasion d'observer, et de déduire de leur rapprochement, l'histoire de la maladie, les règles et la méthode de son traitement. L'ordre analytique exige que je rapporte ici les cas particuliers avant de me livrer à aucune considération générale.

Observation première (1).

Un jeune homme de 20 ans, d'une complexion primitivement forte, presque athlétique, mais affaiblie par les excès dont je vais donner l'histoire, s'était, depuis l'âge de 15 jusqu'à 18 ans, livré à cet acte destructeur dont *Tissot*, dans son *Onanisme*, a si bien décrit les dangers : il s'y livrait de préférence dans

(1) J'ai déja publié cette observation dans le quatrième volume de la Société médicale de Paris.

le bain, et avait quelquefois porté le nombre des pollutions jusqu'à quinze dans un seul jour. Des excès aussi multipliés affaiblirent sa constitution, portèrent atteinte à la force de son intelligence; la mémoire éprouva une lésion considérable. D'après les avis de quelques personnes prudentes, ce jeune homme renonça à cette funeste habitude, et depuis deux ans, il vivait dans la continence la plus exemplaire. Sa constitution s'était raffermie; la mémoire et les autres facultés mentales avaient repris leur ancienne vigueur. Ses parens, qui le destinaient au commerce, le placèrent chez un négociant : il se livrait à ses nouvelles occupations avec tout le zèle et l'activité que comportaient et son âge et sa constitution robuste. Chéri de ce négociant et de son épouse, dont il recevait tous les jours des témoignages d'amitié, il s'abusa sur le genre d'attachement que la femme avait pour lui, et s'imagina en être tendrement aimé; de son côté, il la payait d'un sincère retour. Placé entre la crainte de violer les devoirs de la reconnaissance, et le desir de posséder cette femme, qui n'était cependant ni jeune ni

jolie, sa situation devint de jour en jour plus pénible et plus embarrassante. Quand par hasard elle jetait un coup-d'œil sur lui, il entrait en érection, et ne tardait pas à éjaculer: la nuit, il avait des pollutions fréquentes. Bientôt on s'apperçut d'un dérangement dans les facultés de son entendement; ce dérangement lui survint après la lecture de *Phèdre*, tragédie de Racine; il s'identifia tellement avec les personnages de cette tragédie, qu'il s'imagina être Hippolyte, regarda sa maîtresse comme Phèdre, et fit un Thésée de son époux. Plus amoureux qu'Hippolyte, et non moins vertueux que lui, il conçoit le projet bizarre d'aller se jeter aux pieds de Thésée, et de lui avouer ce qui se passait dans son ame. Il y met tout le pàthétique que pouvait comporter le sujet : « Thésée, lui dit-il, le crime n'est » pas encore consommé; votre femme n'est » pas coupable, jusqu'ici j'ai résisté à ses » prières, à ses larmes; mais je ne suis plus » maître de moi-même, et si vous ne m'éloi- » gnez de sa présence, il faudra que je suc- » combe. » Il n'est pas besoin de dire quel fut l'étonnement du prétendu Thésée. Il prit

le parti d'éloigner le jeune homme. Cet éloignement dissipa le délire; mais les érections, suivies d'émission de semence, continuèrent; l'estomac et le tube intestinal étaient frappés d'atonie. Le malade desirait les alimens avec avidité; mais dès qu'il les avait pris, il éprouvait de la douleur dans la région épigastrique et du mal-aise dans le reste du corps. La maladie a cédé à l'emploi combiné des anti-spasmodiques et des toniques.

Observation deuxième (1).

CELUI qui fait le sujet de cette observation avait acquis, dès l'âge de onze ans, cet accroissement physique, cette force, cette vigueur, qui annoncent une puberté prématurée, et éprouvait déjà ces desirs tumultueux, ce penchant irrésistible, qui poussent un sexe vers l'autre. Destiné par ses parens à l'état ecclésiastique, nourri dans les préceptes d'une religion qui commande la chasteté, il eut long-temps à lutter entre la crainte de trahir

(1) Histoire du curé de Cours, près la Réole en Guyenne; *extraite de l'Espion Anglais*, tome I.

ses devoirs, et le desir de céder au penchant qui l'entraînait. Parvenu à l'époque où des sermens solemnels le condamnaient à une continence perpétuelle, il redoubla de zèle et d'attention pour écarter de son imagination tous les objets lascifs qui pouvaient y laisser une impression assez vive, et émouvoir les organes de la génération. Cependant, la nuit, durant le sommeil, la nature reprenant ses droits, le délivrait par de fréquentes pollutions de l'irritation séminale. Pour obvier à cet inconvénient, il diminue la quantité de sa nourriture, supprime celle qu'il soupçonnait augmenter la secrétion spermatique, et veille sur ses sensations avec encore plus de soin. Ce régime le réduisit à un état de maigreur extrême. Arrivé à sa trente-deuxième année, un matin, il s'éveilla l'imagination échauffée par des images voluptueuses, les organes de la génération fortement ébranlés. Il se lève, et par de puissantes distractions il trompe la nature. Cependant une vivacité, un feu jusqu'alors inconnu, s'emparent de lui; ses sens acquièrent une sensibilité, une pénétration étonnante. L'après-midi, en entrant dans un salon, il porte ses

regards sur deux personnes du sexe, qui firent sur lui une impression telle, qu'elles lui parurent lumineuses, et comme si elles avaient été électrisées. Frappé d'un pareil phénomène, et en ignorant la cause, il l'attribua au prestige du démon, et se retira. Pendant le reste de la journée, ayant rencontré quelques autres femmes, il éprouva la même illusion. Le lendemain voulant se rendre chez lui, il monte en voiture, et croit qu'à chaque instant elle renverse; dans une auberge, où on lui sert à manger, le pain, le vin, et toutes les choses qu'on lui présenta, lui parurent en désordre. Arrivé dans sa famille, il se trouve d'abord plus tranquille; mais le lendemain, environ deux heures après le repas, il sent tout-à-coup ses membres s'étendre et se roidir, tout son corps frémir et s'agiter par un mouvement violent et convulsif; il éprouve à la tête la douleur la plus vive; il lui semblait que cette partie tournoyait, et faisait une volute; il se livre à des actions puériles et ridicules. Dans cet état on le saigne, ce qui ne le soulage nullement; on le plonge dans le bain, soulagement momentané. Bientôt les symptômes

reparaissent avec plus d'intensité ; le délire se montre sous les formes les plus bizarres ; tantôt il croit que le gouverneur de sa province lui offre toutes les beautés de la cour de Louis XV, pour le faire renoncer à la continence. Tantôt il se croit Alexandre, Achille, Pyrrhus, ou Henri IV ; et se retraçant les principales actions de ces grands hommes, il assiège des villes, force des camps, remporte des victoires, et dans les transports de son humeur guerrière il brise les colonnes de son lit, enfonce les portes de sa chambre. Le bruit que cause ce vacarme attire ses parens, qui s'emparent de lui et le garottent. Peu d'instans après il s'endort la tête pleine des images les plus terribles ; il croyait voir les spectres des plus fameux guerriers environnés de vieilles armes rouillées. Cette image s'imprima si fort en lui, que long-temps après il ne pouvait fixer une arme ou une pièce de fer, sans que son odorat ne fût désagréablement affecté d'une odeur de cuivre ou de rouille. Devenu plus tranquille, ses parens le rendent à la liberté ; ce qui lui fit éprouver les jouissances les plus délicieuses. La nuit ensuite il dormit

d'un sommeil doux et paisible ; mais aux approches du jour et de son réveil, il eut un songe qui donna lieu au troisième et dernier accès. Il lui semblait voir un roi puissant venir à la tête d'une armée formidable, renouveler la cruelle journée de la Saint-Barthélemi. En même temps il se croyait destiné à s'opposer à ses cruels desseins, et dans un endroit que lui désignait son imagination, une pique s'offrait à ses yeux ; il devait s'en emparer comme d'une armure qui le rendrait invincible. En conséquence, il sort de la maison, entre dans le jardin, est sur le point d'en franchir la haie, lorsque ses parens accoururent et le ramenèrent ; il ne fit aucune difficulté. Cependant, l'imagination toujours pleine du projet de secourir les protestans, il s'occupe à lever des troupes, les discipliner, à fortifier des villes, etc., etc. ; il dessinait, faisait des plans, des compartimens, et avait le coup-d'œil si juste, que sans autre instrument que ce qui lui tombait sous sa main, il exécutait le tout avec justesse et proportion.

Des idées plus agréables vinrent ensuite s'emparer de lui. Tout ce que les femmes de

tous les pays ont de plus ravissant, tous les appas dont la nature les a ornées, vinrent tour-à-tour émouvoir ses sens. Il croyait les soumettre toutes à ses desirs et à son pouvoir. Cependant, il était un objet pour lequel il avait une prédilection particulière, c'était une jeune demoiselle qu'il avait vue quatre jours avant de tomber malade.

Dans cette singulière maladie, tous les organes des sens furent portés à un tel degré de sensibilité, qu'ils lui firent éprouver les tourmens les plus affreux, et les plaisirs les plus vifs. La lumière affectait certaines fois la rétine avec tant d'éclat et de vivacité, qu'il ne pouvait en soutenir la présence ; d'autres fois les points de vue les plus agréables, les perspectives les plus variées s'offraient à sa vue, et ravissaient son ame.

Le son le plus léger, les moindres vibrations de l'air, causaient, dans l'oreille, une douleur intolérable ; ou bien cet organe, mieux disposé, lui procurait les sensations les plus délicieuses; il lui semblait que l'univers était un orchestre immense, dont les sons harmonieux jetaient son ame dans l'extase

la plus complète. Le goût et l'odorat eurent aussi leurs vicissitudes de peines et de plaisirs. Le tact lui-même fut affecté de ces deux extrêmes; mais il parut le dernier sur la scène. « Le rideau déja tiré, le flambeau de la raison » totalement éteint, il vint faire le dénoue- » ment de la pièce, par une catastrophe qui » alarme la pudeur, étonne la nature, et décon- » certe la religion. » A la suite de cette crise, le malade a recouvré la raison, et bientôt après, la santé.

Observation troisième (1).

Un musicien, d'une structure athlétique, ayant les cheveux et la figure rouges, d'un tempérament ardent, était tellement tourmenté de desirs amoureux, que l'acte vénérien, répété plusieurs fois en peu d'heures, ne pouvait le satisfaire. Odieux à lui-même, et craignant les châtimens que la colère divine réserve aux luxurieux, il vint implorer mon secours. Je lui fis pratiquer une saignée, et le mis à l'usage des rafraîchissans et des cal-

(1) Traduite de *Baldassar Timeus*. Cas. Med. lib. III, *Salacitas nitro curata*.

mans; je lui conseillai une diète légère, ce qui ne procura aucun soulagement. Mon avis fut alors qu'il eût recours au mariage. Effectivement, il épousa la fille, forte et robuste, d'un villageois. D'abord, il parut s'en trouver bien; mais peu de temps après, il lassa sa femme par des embrassemens trop répétés, et redevint aussi satyre qu'auparavant. M'étant venu demander d'autres secours, je lui recommandai les prières et le jeûne: ne s'en trouvant pas soulagé, il voulait se soumettre à la castration. J'ai pensé qu'il ne fallait point pratiquer cette opération, par rapport aux suites funestes qu'elle pourrait avoir, et qu'au moins il fallait la différer. Le malade, au contraire, me pressait vivement, et cherchait à gagner, par des présens, ceux qui s'opposaient à son dessein; il me promit même un cheval qui allait l'amble, dont la beauté n'était pas à dédaigner, en cas que je voulusse me rendre à ses desirs.

J'avoue que mes domestiques m'ont souvent fait rougir, ne connaissant pas la fureur satyriaque de ce musicien, et me demandant ce qu'il venait si souvent faire chez moi, lui qui non-

seulement n'avait pas l'air malade, mais qui présentait tous les signes de la santé la plus robuste; peu s'en fallut que je ne fisse couper son membre importun.

M'occupant des moyens que l'on pourrait tenter pour la guérison de ce musicien, je me rappelai avoir entendu dire à Pavie, par l'illustre *Prevatius*, qu'il avait, avec du nitre préparé, guéri un homme qui souffrait des douleurs néphrétiques, occasionnées par la présence d'un calcul. Le malade en fut délivré; mais il devint par la suite inhabile aux plaisirs de l'amour. Je fis l'essai de ce moyen; matin et soir, je lui donnai du nitre dissous dans de l'eau de nymphæa. L'usage de ce sel, pendant environ huit jours, le rafraîchit au point, qu'il suffisait à peine aux besoins de sa femme.

Observation quatrième.

Un homme de quarante ans, d'un tempérament sanguin, d'une constitution forte et robuste, qui dès la puberté avait été très-enclin aux plaisirs de l'amour, fut atteint d'un rhumatisme à la partie inférieure et postérieure du tronc. On appliqua un large vésicatoire sur la

partie affectée : huit heures après, le malade éprouva de l'ardeur dans la vessie ; un prurit très-désagréable au bout de la verge, et de fréquentes envies d'uriner ; ensuite il entra en érection, et eut deux pollutions, sans exercer d'attouchement sur le pénis. Les érections continuèrent, et devinrent si fortes, qu'il tenta de violer sa garde, laquelle était pourtant vieille et laide. Celle-ci, effrayée, appela à son secours les gens de la maison ; ils accoururent, et furent obligés de le contenir dans son lit. Un médecin consulté, trouva le malade dans un délire érotique ; il ne parlait que du bonheur des mahométans, de leurs sérails, où un essaim de jeunes beautés brigue les faveurs d'un seul maître, qui passe tour-à-tour dans les bras de chacune. La face du malade était animée, les lèvres écumantes ; le pouls développé battait cent dix fois par minute. On fit une copieuse saignée, après laquelle les érections furent moins fortes, moins fréquentes ; mais le délire augmenta. On fit prendre des bains tièdes ; on administra les boissons mucilagineuses et calmantes : diverses applications furent faites

sur les parties génitales, ce qui n'empêcha pas le délire de continuer pendant neuf jours, après lesquels il cessa. La convalescence fut très-longue, sans doute à cause de la grande quantité de sang que l'on avait fait perdre au malade.

Henricus Ab-heers raconte un fait presqu'analogue, mais dont l'issue fut bien différente. Une demoiselle noble et belle fut atteinte d'un bubon pestilentiel en 1603, époque à laquelle la peste ravagea Londres. Un charlatan appliqua sur son bubon un onguent qui recélait une grande quantité de cantharides. Le lendemain elle périt dans des convulsions et des douleurs horribles, après avoir rempli plusieurs pots-de-chambre d'une urine sanguine; *urina sanguinea* (1). *Henricus Ab-heers*, obs. med.

Observations cinquième et sixième (2).

En 1572, dit *Cabrol*, nous fusmes visiter un pauvre homme d'Orgon en Provence, atteint

---

(1) Il est à présumer que si la dose des cantharides eût été moins forte, il s'en serait suivi une nymphomanie.

(2) Observations anatomiques.

du plus horrible et espouventable *Satyriasis* qu'on saurait voir ou penser : le faict est tel ; il avoit les quartes pour en guérir, prend conseil d'une vieille sorcière, laquelle lui fit une potion d'une once de semences d'orties, de deux drachmes de cantharides, d'un drachme et demi de ciboules, et autres ; ce qui le rendit si furieux à l'acte vénérien, que la femme nous jura son Dieu, qu'il l'avoit chevauchée, dans deux nuicts, quatre-vingt et sept fois, sans y comprendre plus de dix qu'il s'estoit corrompu ; et mesmes dans le temps que nous consultâmes, le pauvre homme spermatisa trois fois à notre présence, embrassant le pied du lict, et agitant contre iceluy, comme si c'eust esté sa femme. Ce spectacle nous estonna, et nous hasta à luy faire tous les remèdes pour abattre ceste furieuse chaleur ; mais quel remède qu'on luy s'ceust faire, si passa-t-il le pas. »

Le même auteur rapporte que M. Chauvel, médecin d'Orange, fut appelé, en 1570, à Caderousse, petite ville proche sa résidence, pour voir un homme atteint de la même maladie. « A l'entrée de la maison, trouve la femme dudict malade ; laquelle se plaignit à

luy de la furieuse lubricité de son mary, qui l'avoit chevauchée quarante fois pour une nuict, et avoit toutes les parties gastées, estant contrainte les luy montrer, afin qu'il luy ordonna des remèdes pour abattre l'inflammation et l'extrême douleur qui la tourmentoit; le mal du mary estoit venu de breuvage semblable à l'autre qui luy fut donné par une femme qui gardoit l'hospital, pour guérir la fièvre tierce qui l'affligeoit, de laquelle il tomba en telle fièvre, qu'il fallut l'attacher, comme s'il fust esté possédé du diable : le vicaire du lieu fut présent pour l'exorter à la présence mesmes dudict sieur Chauvel, lesquels il prioit le laisser mourir avec le plaisir : les femmes le plièrent dans un linsseul mouillé en eau et vinaigre, où il fut laissé jusqu'au lendemain qu'elles aloyent le visiter; mais sa furieuse chaleur fut bien abattue et éteinte, car elles le trouvèrent rede mort, la bouche riante, monstrant les dents, et son membre gangrené. »

Observation septième (1).

Un marchand séxagénaire épouse une

(1) Henricus Ab-heers, *Observat. Med., lib. 1, Observat.* 9.

femme de moyen âge ; desireux de lui prouver que les années ne l'avaient pas privé des plus précieux attributs de la virilité, il consulte un apothicaire de Bruxelles, qui lui administre des cantharides, incorporées dans un syrop. A peine s'est-il couché, que l'effet de la préparation se fait sentir, et d'abord il éprouve un léger chatouillement dans la verge. A cette sensation succède celle d'un prurit douloureux. Bientôt les idées se troublent et se confondent, le délire érotique s'empare de lui, et les propos les plus lascifs sortent de sa bouche. Cet infortuné vieillard parle comme un amoureux, *infelix velut amator loquitur*. Le lendemain il pissait le sang et éprouvait une strangurie violente. *Ab-heers* appelé, jugeant par l'espace de temps qui s'était écoulé depuis l'administration des cantharides, que le poison n'était déja plus dans l'estomac, prescrivit les lavemens émolliens rendus purgatifs par la casse. Il ordonna la décoction de nymphæa, et fit appliquer des relâchans sur les parties génitales des deux époux; car il est bon d'observer, en finissant, que la femme avait souffert des embrassemens trop répétés

de son mari. L'issue de ce traitement fut heureux ; le médecin n'oublia pas de recommander au vieillard une extrême réserve dans l'usage des plaisirs, dont l'abus avait failli lui devenir si funeste.

Observation huitième (1).

Un autre marchand du même âge, devenu veuf, épousa sa servante jeune et belle, et passa dans ses bras la plus grande partie de la première nuit. Il s'endort, mais bientôt troublé par des songes pénibles, il se réveille en délire, et tient les propos les plus obscènes. Surpris d'un tel langage dans un homme auparavant très-réservé, ses amis appellent *Ab-heers*. Au moyen des calmans, tels que le musc et l'ambre, ce médecin parvient à lui procurer un sommeil tranquille. Remis par ce repos, il se leva, reprit ses occupations accoutumées, et feignit avoir perdu la mémoire des choses qu'il avait dites, et qu'il imputait à un songe. Je lui donnai volontiers, ainsi que les assistans, dit *Ab-heers*, la satisfaction de le croire.

(1) Auteur cité.

Observation neuvième (1).

L'OBSERVATION suivante prouve que l'excitation cérébrale, par suite de celle des organes génitaux, peut être portée au point de causer l'apoplexie de la même manière qu'elle détermine le *Satyriasis*. *Ab-heers* parle d'un homme de quarante ans qui fut frappé d'apoplexie entre les bras de sa femme pendant la première nuit de ses noces. Ce médecin, appelé au cinquième jour, guérit l'apoplexie; mais furieux d'amour, *furens amoris*, le malade mourut quelques jours après des excès immodérés auxquels il continua de se livrer.

Observation dixième.

ON ne peut s'empêcher de reconnaître, comme atteint de *Satyriasis*, ce soldat qui, au rapport de *Cabrol*, viole une fille à Montpellier, est pris, et de chaud en chaud pendu, puis disséqué par cet anatomiste. Ce fait est consigné dans le *Traité d'anatomie* du professeur *Sabatier*.

Plusieurs auteurs ont parlé d'un certain

(1) Auteur cité.

Jérôme de Cambrai, qui, à l'âge de cent ans, fut condamné à mort pour cause de viol. Je croyais pouvoir ajouter cette onzième observation aux précédentes. La lettre suivante a réduit celle-ci à sa juste valeur, et l'a reléguée parmi les fables populaires. Je ne changerai rien aux expressions de l'homme éclairé qui a bien voulu me fournir les renseignemens que je vais soumettre au lecteur.

Cambrai, 13 frimaire an 12.

« Je crois, monsieur, que si les médecins n'avancent dans leurs ouvrages que des vérités constatées, vous feriez bien de ne pas parler de *Jérôme de Cambrai*. Le peuple avait donné ce nom à une figure en bronze, représentant un criminel à genoux devant la justice, autre figure de bronze que l'on voyait, avant la révolution, au-dessus de la porte de l'Hôtel-de-ville. On remarquait dans la première figure quelque chose de saillant à l'endroit des parties naturelles, et la tradition populaire portait que *Jérôme*, âgé de près de cent ans, condamné à mort pour cause de viol, avait obtenu sa grâce en faisant voir l'état brillant où il se trouvait au moment même où on lui

lisait sa sentence. Un officier doué de quelque talent pour la poésie, mit, en s'amusant, ce conte en vers, et lui donna ainsi plus de vogue sans lui procurer plus d'authenticité. On chercha dans les histoires particulières de Cambrai, on fouilla dans les archives et dans les bibliothèques, rien ne parut à l'appui de cette histoire. Toutes les femmes déclarèrent la chose impossible, et les gens sensés n'y virent qu'un costume du temps où le haut-de-chausse était fermé par un bouton en forme d'étui. Voilà tout ce que je puis vous dire de plus raisonnable sur cette figure que les étrangers ne manquaient pas d'aller voir à leur passage, et que la moitié de la ville n'a peut-être jamais vue, etc. »

HISTOIRE DU SATYRIASIS.

Symptômes de la Maladie.

Des érections faciles, fréquentes, tantôt spontanées, tantôt occasionnées par la vue des femmes, tel est le symptôme précurseur du *Satyriasis*. Bientôt l'imagination est obsédée par des images lascives, et un penchant difficile à vaincre porte aux jouissances de l'amour; le sommeil, troublé par des rêves érotiques, est interrompu par de fréquentes pollutions. Un délire doux et tranquille, ou bien marqué par les emportemens les plus furieux, s'empare des malades; les desirs augmentent de violence. Pour les satisfaire, tous les moyens sont bons, tous les objets indifférens. Une fièvre ardente se joint à l'aliénation mentale; la face est rouge et animée, les yeux saillans, la bouche écumante, et la physionomie offre une expression assez semblable à celle des animaux en rut (état avec lequel la maladie dont nous parlons, a plus de res-

semblance qu'on ne l'imagine). La fureur diminue par intervalles; alors le malade est triste et mélancolique, honteux de ses excès; parvenu à sa dernière période, la maladie est caractérisée par la continuité du delire, la violence des emportemens et la fougue incoërcible du desir. Les organes génitaux s'enflamment, et sont frappés souvent d'une gangrène subite. La mort termine presque toujours la maladie parvenue à ce degré. Plus souvent, le délire moins violent continue encore quelque temps, cesse, et avec lui l'érection des parties génitales, qui est à-la-fois la cause essentielle et le symptôme principal du *Satyriasis*.

Causes.

Nous rangeons au nombre des causes principales du *Satyriasis*, le tempérament sanguin, l'âge de la puberté, une trop longue abstinence des plaisirs de l'amour, un abus de ces plaisirs, l'excès de l'onanisme, l'usage des substances aphrosidiaques et spécialement des cantharides, la lecture des livres érotiques, la vue des objets lascifs, enfin, tout ce qui peut, soit directement, soit d'une manière

indirecte, exalter la sensibilité des parties génitales. En effet, toutes les causes dont nous venons de faire l'énumération, agissent, soit immédiatement sur les organes génitaux, soit médiatement par l'entremise de l'imagination, et ce dernier mode d'action est le plus ordinaire. L'inflammation des parties génitales paraît devoir être comptée parmi les causes du *Satyriasis*. *Arétée* (1) a décrit d'une manière générale, et sans en rapporter aucune histoire particulière, un *Satyriasis* aigu qui paraissait dépendre de cette cause. *Aëtius* (2) en confondant avec l'éléphantiasis la maladie dont nous parlons, nous conduit à connaître une autre de ses causes; le *Satyriasis* est souvent le symptôme de cette maladie, ainsi que de toutes les affections cutanées : le médecin *Alibert* qui s'est occupé avec tant de soins et de succès des maladies chroniques, a souvent remarqué à l'hôpital Saint-Louis, combien il est difficile de maintenir la police et de faire observer les loix de la décence dans les salles des dartreux et des galeux qui sont souvent tourmentés d'un *Satyriasis* symptômatique qui

(1) *De signis et causis morborum acutorum.*
(2) *De elephantiasi. Ex libris Orchigenis*, pag. 810.

disparaît avec l'affection essentielle. Dans toute irritation de la peau, les organes de la génération ressentent une excitation sympathique; cette correspondance, depuis long-temps reconnue, a été utilisée par la débauche, et l'on connaît l'art d'appeler le plaisir sur les traces de la douleur, de réveiller des sens engourdis, et de provoquer de nouvelles jouissances par la flagellation, l'urtication et autres moyens semblables. (*Voyez* le Traité curieux de *Meibomius, de usu flagrorum in re venereâ*).

Pronostic.

Si l'on pouvait du petit nombre d'observations que j'ai rapportées, déduire quelques propositions générales relatives au pronostic, il serait permis de regarder cette maladie comme plus ou moins dangereuse, selon l'âge de celui qui en est atteint, son tempérament, et sur-tout les excès auxquels il s'est livré jusqu'au moment où on est appelé pour y porter remède. *Thémison* (1) assure que beaucoup de personnes en sont mortes dans l'île de Crête.

(1) Lettres de *Thémison* à *Asilius*.

Arétée (1) dit également que les malades périssent pour la plupart au bout de sept jours, et plusieurs autres écrivains qui ont copié ceux qui les ont précédés, se sont rangés au même avis : peut-être que dans les pays chauds où ces médecins ont vécu et pratiqué leur art, le *Satyriasis* marche avec plus de rapidité, et entraîne plus de danger que dans nos climats où il est et moins fréquent et moins grave.

Traitement.

Le traitement à employer dans le *Satyriasis* ne peut être soumis à des règles générales, puisque les remèdes doivent varier suivant la cause de la maladie, l'âge, le tempérament et les forces du malade. Les moyens débilitans, tels que la saignée, les ventousés scarifiées, les cataplasmes relâchans et les fomentations de même nature, les bains tièdes, etc. conviennent si l'individu est jeune, fort, robuste, et a long-temps observé les loix d'une continence austère; on doit alors y joindre les boissons rafraîchissantes et calmantes, l'usage intérieur et local des narcotiques, l'éloignement de tous les objets qui peuvent exalter la

(1) Ouvrage cité.

sensibilité des parties génitales, soit directement, soit par l'entremise du cerveau. Ainsi dans ce cas, comme dans tous les autres, on devra priver le malade de la vue des femmes, de la lecture des livres, ou de la contemplation des images obscènes. Les toniques, les fortifians ont été employés avec avantage dans certains cas où l'irritation des parties génitales se joignait à un état de débilité produite, soit par l'âge, soit par l'abus des plaisirs de l'amour; c'est dans cette vue, sans doute, qu'*Arétée* (1) faisait envelopper les parties génitales avec de la laine grasse trempée dans du vin. Les vésicatoires conseillés par quelques auteurs, nous paraissent, dans tous les cas, un moyen non-seulement inutile, mais encore dangereux; les cantharides agissant par leurs vertus aphrosidiaques, ne peuvent qu'accroître l'orgasme génital, et augmenter ainsi l'intensité de la maladie. La castration nous paraît un moyen également condamnable, quoique Baldassar ait songé à l'employer, comme on l'a vu par la troisième observation, et qu'*Aëtius* (2)

(1) Ouvrage cité.

(2) Ouvrage cité.

dise que quelques malades s'étaient eux-mêmes, en pareil cas, pratiqué cette opération, *novimus quosdam audaciores qui sibi-ipsis testes ferro resecârunt.* On sait qu'*Origène* (1) se mutila lui-même, pour n'avoir pas à lutter contre un tempérament fougueux.

Si le traitement du *Satyriasis* réclame l'emploi d'une médecine active, à raison de l'urgence des symptômes, et du péril éminent que courent les malades, l'on doit aussi emprunter de l'hygiène les moyens propres à prévenir la récidive de la maladie. Parmi ces moyens, le plus sûr est l'usage modéré des plaisirs de l'amour, et une direction habituelle de la pensée sur des objets étrangers à ce sentiment. L'étude des sciences, la culture des arts, les travaux du jardinage, l'équitation, la promenade, l'habitation de la campagne, sont alors des moyens d'autant plus précieux, qu'en eux l'agréable se joint à l'utile.

Il est une maladie placée par tous les nosologistes, à la suite du *Satyriasis*, avec laquelle elle a les plus grandes affinités; je veux parler du *Priapisme*, affection qui con-

(1) Dictionnaire des Cultes religieux.

siste dans l'érection extrême et prolongée du membre viril, sans appétit vénérien; mais ce phénomène doit-il être regardé comme constituant une maladie essentielle et primitive, ou n'est-il, dans tous les cas, que le symptôme d'une autre affection ? Nous adoptons pleinement cette dernière opinion, malgré le sentiment de plusieurs médecins célèbres, et contre l'autorité si respectable du professeur *Pinel*, qui, dans sa nosographie philosophique, fait du *Priapisme*, une espèce distincte de *Satyriasis*. Le *Priapisme* avec appétit vénérien, n'est en effet que le signe de cette affection, quelle que soit la cause qui y ait donné naissance. C'est ainsi que, suivant l'observation tirée d'*Henricus Ab-heers*, ce vieillard qui s'était administré une potion de cantharides, tenait les propos les plus lascifs, et présentait tous les traits du délire érotique, joints à l'érection permanente du pénis. Ici, soit que l'on considère l'érection, comme effet ou comme cause, ce phénomène priapique n'en rentre pas moins au nombre de ceux dont l'ensemble dénote le *Satyriasis*. Lorsque cette érection est sans volupté et sans desirs, elle

n'est pas sans douleur, comme on le voit dans les blennhorragies très-aiguës, dans les coliques néphrétiques, dans les affections calculeuses de la vessie, etc. Suivant le témoignage de *Cœlius Aurelianus* (1), d'*Amatus* (2), *Lister* (3), *Bruce* (4), *Méad* (5), le *Priapisme* peut être un symptôme de l'hydrophobie : il l'est aussi de la manie; mais presque constamment dans ce dernier cas, joint au délire érotique, il constitue le vrai *Satyriasis*.

Pour se faire une juste idée du *Priapisme*, il est besoin de jeter un coup-d'œil rapide sur les phénomènes, et de rechercher la nature de l'érection, dont cet état n'est que l'extrême. En effet, comme le dit *Aristote*, au premier livre de sa *Politique*, ce n'est point dans ses écarts qu'il faut étudier la nature, mais lorsqu'elle suit ses voies accoutumées : *non in depravatis, sed in his quae bene secundùm naturam se habent, considerandum quid sit naturale.*

(1) *De morbis acutis*, lib. 3, cap. 14.
(2) Cent. 7, cur. 41.
(3) Hydrophob. p. 113.
(4) *Ibid.* p. 28.
(5) *Of poisons*, p. 133.

Lorsque, par une irritation chimique, mécanique ou mentale, la sensibilité de la verge se trouve directement ou sympathiquement augmentée, les fonctions, suivant le degré d'accroissement des propriétés vitales, augmentent d'activité; les humeurs y affluent en plus grande abondance; son tissu disposé à admettre le sang, se gonfle et s'épanouit par l'abord de ce liquide, sans qu'aucune cause mécanique l'y retienne, et par le seul effet d'une irritation continuée: cet effet augmente, et se prolonge toujours proportionné à la vivacité du stimulus qui le détermine; enfin, l'irritation se dissipe, et tout rentre dans l'état ordinaire, par une résolution analogue à celle que présentent les tumeurs phlegmoneuses, lesquelles, ainsi que l'a très-bien vu le cit. *Richerand* (1), ont avec les parties dans l'état d'érection la plus frappante analogie. Dans le *Priapisme*, l'érection n'est si forte et si durable que par la vivacité et la persistance de l'irritation qui agit, soit d'une manière directe, comme dans les blennorrhagies,

(1) Nouveaux Élémens de Physiologie, tome I.

soit sympathique, lorsque des cantharides ou des calculs portent sur la vessie une irritation à laquelle la verge participe. L'accroissement des propriétés vitales du pénis, peut dans les blennorrhagies, être porté à un tel degré, que l'inflammation et la gangrène en soient la suite, comme on en a de nombreux exemples.

L'érection continuelle du clitoris, dans la *Nymphomanie*, n'a jamais été regardée par les nosologistes, comme constituant une affection particulière, mais comme symptôme de cette maladie. D'après ces considérations, ne sommes-nous pas fondés à rejeter l'opinion de ceux qui isolent deux choses qui doivent être réunies ?

FIN.

EXCERPTA EX HIPPOCRATIS APHORISMIS.

I.

Duobus doloribus simul obortis, non eadem tamen in parte, vehementior obscurat minorem.

II.

Quibus sana sunt corpora, iis purgationes difficiles sunt et periculosæ.

III.

Dùm pus fit, dolores et febres accidunt magis quàm confecto.

IV.

Tertiana exquisita septenis ad summum circuitibus judicatur.